



D'après des propos lus ou entendus, et surtout des conversations avec les habitants du Château, recueillies par Vincent Genco et Boris Klein.

Texte final de Boris Klein

TECTONIQUE – (Narrateur – Dadou)

Le narrateur est seul sur scène et débute une conférence en montrant des schémas sur un écran ; progressivement, les schémas sont remplacés par des photos d'archives de la Duchère et des travaux. Dadou est dans le public.

NARRATEUR- Un plateau est une des trois formes de relief existant. Il y a les montagnes, les vallées, et il y a les plateaux. Observons : tout d'abord, les montagnes apparaissent à cause du chevauchement des plaques tectoniques ; en effet, les plissements créent des montagnes.

Dadou s'agite.

NARRATEUR- Il y a donc des vallées, tout en bas, et entre les deux il y a les plateaux. Les plateaux sont en altitude et souvent délimités par des escarpements. Celui de la Duchère forme la limite du Massif central, un vieux morceau de roche qui a été raboté puis resoulevé, une immense montagne écrasée, limée, devenue le fond d'un océan pendant des millions d'années, de l'eau partout, des poissons, l'obscurité, et puis hop ! d'un coup un nouveau soulèvement à cause des Alpes plus loin qui s'élèvent aussi, et le fond de l'océan est projeté au-dessus du reste, cul par-dessus tête, avec des falaises et des creux – mais au sommet bien sûr, un plateau c'est forcément plat...

DADOU- « Un plateau c'est plat »...

NARRATEUR- Oui, enfin, bon, un plateau c'est d'abord un type d'espace en géographie ; un plateau...

DADOU- Est un type d'espace isolé, bien coupé du reste, où on peut mettre des gens qu'on veut pas trop voir ailleurs.

NARRATEUR- Non, un plateau, enfin le plateau ici par exemple...

DADOU- Est un quartier où on peut empiler des gens, et bien les oublier...

NARRATEUR- Un plateau...

DADOU- ... jusqu'à ce qu'on se rende compte, quelque part là-haut, que c'est en fait un endroit super bien situé.

NARRATEUR- Un type d'espace. En géographie...

DADOU- Super bien situé, près du centre et juste collé à l'ouest lyonnais !

NARRATEUR- Un type d'espace où les cours d'eau...

DADOU- (*Se lève, au public*) Mais le problème, je vais vous le dire moi, c'est que le quartier, les grands immeubles, ça faisait un barrage, ça empêchait d'aller et venir facilement entre le centre et les beaux lotissements

NARRATEUR- ... les cours d'eau s'encaissent et ça fait des vallons, comme des gorges, des petits canyons. Le ruisseau du vallon, justement...

DADOU- Alors ils se sont dit quoi ? Et ben qu'il fallait « ré-no-ver », c'est-à-dire tout péter pour faire un bel axe bien ouvert qui va jusqu'à Écully, qu'il y ait plus toutes ces barres et tous ces gens au milieu qui bloquent.

NARRATEUR- Un plateau est une forme géographique.

DADOU- Du coup, la « rénovation » du Château c'est venu tout en dernier, quand le reste était fini, bien ouvert et fluide.

NARRATEUR- Tout plat ! Mais encaissé, voilà, l'eau fait des vallons sur les plateaux, avec des parcs, c'est comme ça qu'on sait que c'est un plateau, bref, un plateau...

DADOU- Il y en a un qui a dû dire : tiens, il reste un morceau en bas, sur un rebord. C'est le Château, on avait oublié. Bon ben on va s'en occuper aussi.

NARRATEUR- ... un plateau...

Dadou, sur scène, au narrateur.

DADOU- Non : le Plateau ! Le Plateau c'est là où je suis né, où j'ai grandi. Tout a changé depuis, les immeubles ont été rasés, les rues refaites, mais j'ai tout dans la tête. Quand je vais là-haut, je ferme les yeux et je peux revoir la barre des 1000 qui a disparu, et même l'ombre qu'elle faisait ; je peux effacer les nouveaux bâtiments et faire tout réapparaître – même l'appart où j'étais gamine avec le balcon, je peux te le montrer du doigt dans le vide. Les gens savent plus comment c'était la vue depuis ces balcons, ni comment la lumière rentrait partout. Impossible d'oublier. J'ai des films entiers dans la tête, des années, des heures à regarder les habitants, les rues, les montagnes au bout, d'abord gamine, ado, et puis après en travaillant dans les espaces verts et comme agente de résidence. Les 1000, Chicago et en dessous le Château, c'est chez moi, c'est tout. Le plateau...

(Fond sonore nature)

DADOU- Le plateau...

NARRATEUR- Un plateau est un espace géographique plutôt plat, des fois avec des escarpements, des corniches au bord, où les cours d'eau sont encaissés. À la Duchère, le ruisseau des Gorges coule d'abord entre des arbres géants, puis viennent les prairies, puis du blé qui pousse, des champs entiers entourés de petits chemins, des champs qu'on moissonne, qui repoussent, qu'on moissonne – avec au bout, juste au bord, le château du Moyen-Âge et sa tour, d'où on peut voir le blé qui repousse toujours pareil...

DADOU- Et du coup on fait quoi ? On le moissonne ? Du blé, des petits oiseaux, franchement...

(Fond sonore travaux)

NARRATEUR- Non, justement, à un moment la moisson a été finie, plus rien n'a repoussé, ni blé, ni arbre. C'est la fin des années 50 : 1958, 59, tout est labouré profond et reste à l'air, la terre retournée fait partout des rides de boue qui effacent les champs et les chemins. Et puis en 61, ça y est, le sous-quartier du Château est le premier à sortir de la boue marron, avec sa barre blanche et ses petites tours – Château parce qu'il entoure le vieux château du Moyen-Âge qui est resté là, désormais tout petit et surpris.

DADOU- Même pas le temps d'inventer des noms... il est pas resté surpris longtemps le vieux château, il a vite été rasé.

NARRATEUR- Autour c'est le chantier permanent, grues, pelles et chenilles géantes qui font des crevasses, comme des marques de dents dans la chair, tout est mâché, recraché, nouveaux talus, nouvelles tranchées...

DADOU- Gros bordel...

NARRATEUR- Et juste là, au fond, le ruisseau des Gorges rentre les épaules et se laisse enterrer, disparaît. Nouveaux bourrelets, nouveaux aplats, comme un fond de tarte géant vu du ciel.

DADOU- Y a plein de vieilles photos des travaux, y en a une d'époque où on voit le maire Pradel qui fume sa clope assis dans une pelleteuse.

NARRATEUR- Une tarte qui gonfle et qu'on garnit.

DADOU- Autour de lui, y a plein d'hommes politiques en costumes qui regardent et qui fument aussi, tout le monde est mort de rire.

NARRATEUR- Tout est allé vite : creusement, retournement, enfouissement, aplanissement, jusqu'au soulèvement des immeubles-montagnes. Jouets géants sur un tas de sable, pas d'arbres, même pas du gazon, entre Mont Verdun et Mont Blanc.









INSTALLATION 1 – (Monique)

MONIQUE- Alors moi, le coin du Château, je l'ai vu trois fois en travaux : construire, détruire et reconstruire. Je m'appelle Monique. Je suis arrivée en 1951, comme je suis de 28, t'as qu'à compter l'âge que j'avais. J'étais la douzième de la famille, je suis venue avec un de mes frères. On a grandi dans une ferme dans l'Ain, on était nombreux, fallait filocher. Ah, et puis fallait pas rester sans rien faire, fallait aller travailler. À l'époque, c'était impossible de se loger à Lyon. Avec mon frère, quand on est arrivés, on travaillait à Vaise dans une droguerie en gros, mais pas de logement. Alors, comme ça, un jour, un des représentants de commerce de la droguerie, il nous a proposé de nous loger. Il avait une propriété, ici, c'était encore la campagne. Il nous a laissé nous installer dans une partie du bâtiment, on payait pas, on avait de la chance. Il y avait une ferme juste à côté, avec un paysan qui faisait des trucs. Des fois, le dimanche, on allait jusqu'à Écully, là-bas un autre paysan nous prêtait son âne. On revenait avec l'âne par le vallon, y avait un petit chemin. Et puis y avait le vieux château, c'est-à-dire que c'était pas vraiment un château fort comme on en voit, juste un gros bâtiment, avec une tour et des machins. Et y avait un comte, ou quelque chose comme ça, qui vivait dedans. Une fois, ils ont fait un bal dans le château, alors on est allé voir. Mais on n'était pas invités, on n'est pas rentrés, on a juste vu le bal de loin, derrière les fenêtres. Un vrai bal.

Et puis après, le représentant de commerce, il a été exproprié et on s'est retrouvés dans les travaux. Le maire, ça lui avait pris l'idée de construire à la Duchère. Il avait été en Amérique, c'est pour ça qu'il a voulu construire des tours. La 121, elle est même construite sur des pilotis, c'est pour ça que maintenant, il y a des fuites qui remontent. Au début, c'était bâti pour les Lyonnais, et nous avec mon neveu qui avait un an d'écart avec moi, ils nous ont donné un appartement. On avait demandé chacun un petit studio, vu qu'on n'était pas mariés, mais ils nous ont donné quand même un grand appartement pour nous deux. J'aime mieux vous dire qu'il y avait de l'activité, on vivait tous les uns au-dessus des autres là-dedans. Après, les pieds-noirs sont arrivés. Eux, ils avaient une mentalité spéciale. Ils sont venus, pour ainsi dire, comme des conquérants. Un jour dans le car, il y en a un qui m'a obligé à me lever pour lui laisser mon siège. Je m'en souviens encore.

Dans le quartier tout le monde m'appelle mamie. Comme je roule les R, les gens croient que je ne suis pas d'ici. On m'a dit portugaise, italienne, ouh, à chaque fois on me dit que je ne suis pas française. Mais chez nous on parle comme ça, mes parents ils venaient d'à-côté de Tournus, et moi je suis née à Pont-de-Vaux. Je donne sur le parc, je peux voir la neige sur les Monts du Lyonnais. J'ai pas la nostalgie, jamais, non. Des fois, les gens ils inventent des histoires sur la Duchère, c'est pas juste.

À LA UNE – (Narrateur)

Voix nasillarde, façon vieux reportage télé.

NARRATEUR- En ce beau mois de mai 1970, les rayons du soleil font resplendir les nouvelles constructions de la Duchère. Il faut dire que ces dernières années, tout a poussé et s'est rempli très vite. Les grands immeubles ont crevé le sol marron, mini-sapins et mini-arbres plantés autour, comme du riz repiqué dans la gadoue. Tout est bien rangé, ce qui n'est guère étonnant, car nous sommes en partie sur un ancien terrain militaire : ainsi, les numéros 200 ont été alignés sur le Plateau pour faire la barre des 1000 et les Érables, les 300 plus en carré forment Balmont, tandis qu'une batterie de 400 et 500 s'étend plus au nord. Le numéro 110, quant à lui, a été attribué à la barre du Château, qui fait un immense panneau blanc grillagé, traversé de soleil, impeccable. Son rez-de-chaussée largement ouvert laisse glisser les gens, au point qu'on dirait une ruche sur pilotis avec des enfants qui bourdonnent en courant dans les couloirs sans fin des étages, les portes d'entrée ouvertes sur les paliers. Ici, les banlieusards semblent heureux : on peut voir partout des mamans en jupes longues plissées, coupes de cheveux choucroute et bigoudis, qui sourient en cramponnant des enfants bougeons sur le trottoir ; des voitures passent à côté à fond, carrosseries rondes comme des américaines. Ça grouille de vie dans la ville champignon du far-West, pas d'ombre à part sous les préaux de l'esplanade, on dirait qu'il y a tellement de terre et de soleil que ça fait même pousser les pierres : juste en haut, le vieux monument aux morts d'Oran a été ramené et replanté, il a refait des racines au milieu de Balmont et donne déjà de nouvelles plaques brillantes entourées de fleurs, en été les rapatriés font des barbecues tout autour. Chez eux, les papas fument des blondes, cheveux à plats gominés, ils tiennent les bords des balcons en regardant tout droit, la lumière dégueule partout du matin au soir comme sur la Méditerranée ; par les fenêtres, on voit jusqu'en Italie.

INSTALLATION 2 – (Karima)

KARIMA- Je suis au Château depuis 2004, un an après l'arrivée en France. Regroupement familial. Mon ex-mari habitait le plateau, je suis arrivée et là, direct, dans la barre sur le plateau. À l'époque, je ne connaissais pas le Château, j'habitais au 11^{ème} étage, alors le jour où l'ascenseur tombait en panne... une vraie galère avec la poussette et un bébé ! Au Château, les tours sont plus confortables, moins hautes, c'est mieux. Quand je suis arrivée, c'était juste après la loi sur le voile, alors voilà, ça a été dur. Mon premier travail, c'était à l'atelier de couture, grâce à un conseiller d'insertion. Moi je connais bien la couture, j'aimais bien, le travail se passait bien, mais je sais pas... j'ai jamais vraiment été acceptée. Les collègues, les chefs, ils disaient rien, mais ils m'acceptaient pas. Et puis j'ai toujours eu du mal : ici avec la hiérarchie il y a toujours des distances, en gros tu peux pas venir vers les gens et sourire, alors je ne sais pas faire. À la fin, ils m'ont pas gardée, ils ont rien expliqué, il y avait rien contre moi mais j'ai dû partir. La raison, c'était mon foulard. Ils ne le disent jamais mais c'est ça la raison.

J'ai jamais eu de problème à cause de ce que je fais. Mais du coup, comme travail, je ne vais plus vers ce qui me convient, mais là où je pourrais rester. Ils m'ont fait perdre la confiance. Ça fait dix ans, j'ai plus de travail, je trouve rien.

Sinon, le Château, c'est mon deuxième pays. Les rapports, les contacts... on est bien, même si les gens partent et qu'on risque de perdre tout ça, comme sur le plateau. Ici j'ai jamais pris une nounou : si c'est pas la crèche, c'est la voisine, la copine, et si je rentre pas, que j'ai du retard, je trouve toujours quelqu'un pour me dire : « Ton fils il est chez moi ! ». Après, ce genre de contact, on les trouve pas avec les Français ; j'ai un peu des contacts avec les Français, mais ça tient pas, ils se mélangent pas avec nous, ils vont pas dire sur le palier : « tiens viens entre, comment ça va ». Ou alors les vieux Français. Eux, ils sont un peu comme nous, avec eux on a des contacts qu'on a pas avec les jeunes. Mamie Monique, elle, elle me gardait les enfants, sinon je me rappelle pas que j'ai laissé mes enfants, la plupart des Français, c'est des étrangers. Mais mamie Monique, c'est différent. Elle vient de l'Ain, Monique, elle était dans les premiers à avoir acheté ici quand ça a construit dans les années 60, au 7^{ème} étage, elle vivait avec son neveu. Monique, elle a été embêtée quand les Français sont arrivés d'Algérie – mais moi je comprenais pas, quand elle me racontait, qu'elle me disait ça, qu'elle avait jamais aimé les rapatriés, je me disais : « mais c'était des Français ! » – et en fait ils étaient mal acceptés ! Mamie Monique elle aime pas les pieds-noirs. Pourtant, c'est la seule qui a la même mentalité que chez nous, en Algérie, on a les mêmes traditions. Elle a une nièce Monique, c'est comme sa fille, elle l'a élevée, et la nièce elle s'est mise avec un pied-noir ; ensemble, ils ont eu deux filles, la première elle est avec un Tunisien d'origine, et l'autre avec un Marocain d'origine, du coup Monique elle me regarde des fois et elle dit : « j'ai tout le Maghreb à la maison ! Y a tout le littoral ! ». Elle est comme nous Monique.

LA MORT – (Karima – Monique)

Monique entre

KARIMA- Justement... Bonjour Monique !

MONIQUE- Ah Karima ! Je sais pas si on se reverra encore beaucoup, je serai sûrement morte dans pas longtemps.

KARIMA- N'importe quoi ! Pourquoi tu dis ça ? Ça fait vingt ans qu'elle dit ça, et voilà. Elle est toujours là.

M- Oui, oui. Mais quand même.

K- T'as quoi au fait ? 93 ? 94 ?

M- Bientôt 94. Je suis du 3 mars. Bon, 94, c'est sûr tout le monde y vient pas à l'anniversaire, hein, presque tous les gens sont morts autour.

K- Tu finiras centenaire toute façon.

M- Oh ! Par contre pour après, je sais pas. En tout cas, je veux pas être brûlée, ah non ! Je veux pas qu'on me brûle car je veux pas aller en enfer. Car c'est ce qu'on dit, que si on est brûlé, on va pas au paradis, et moi je veux y aller au paradis !

K- Toi, c'est sûr tu iras.

M- C'est pour ça que j'ai fait l'opération.

K- L'opération ?

M- Mais si, l'opération des yeux. Le docteur disait que sinon, je verrai bientôt plus rien.

K- Ah ! La cataracte !

M- Oui, oui. J'ai fait la cataracte pour bien voir la porte du paradis, je veux monter là-haut et je veux tout voir, je vous le dis, moi !

K- Ah d'accord. Je savais pas que tu avais fait l'opération des yeux pour ça !

M- Si. Par contre, je sais pas où je veux me faire enterrer.

K- Ça, tu verras bien.

M- En Saône-et-Loire, là d'où je viens, mes parents ils ont un endroit pour toujours. Alors je pourrais en profiter, c'est, comment... perpétuel, voilà. Ça bougera plus.

K- Oui, tu viens de là-bas en plus.

M- Ou alors il y a mon frère et mon neveu qui sont enterrés à Savigny, à côté de l'Arbresle. Mon neveu, il avait acheté un petit coin là-bas. Il était allé un jour au cimetière, dans le village, et il avait vu un emplacement qui était pile en face de l'église, un peu en pente. Ça lui avait bien plu, il m'avait dit que comme ça, une fois allongé, il pourrait voir l'église en permanence.

K- Ah oui...

M- Après, je sais pas ce qu'il a vu le pauvre. Trois ans qu'il est enterré là-bas, forcément, il m'a pas appelée pour me dire ce qu'il voyait.

K- Moi, je veux être enterrée en Algérie.

M- Bien sûr. Mais c'est loin, quand même, y a l'avion, avec le cercueil, c'est compliqué...

K- Comment compliqué ? Tu vas là-bas, à la fin, et puis tu meurs là-bas. Chez nous, c'est gratuit. La terre pour être enterré, c'est toujours gratuit, partout.

M- Nous on paye.

K- Même, je crois que les Tunisiens, c'est l'État qui paye pour ramener le corps en Tunisie. Nous, en Algérie, c'est pas encore comme ça, mais ils devraient faire pareil. Ils nous doivent bien ça.

M- À la Duchère y a aucun cimetière, rien. Et hors de question d'aller à Fourvière, sur la colline là-bas, ah non !

K- Non, non ! Pas Fourvière !

M- Non... Finalement, peut-être plutôt avec mon neveu, là-haut...

NOUVEAU DÉPART – (Narrateur – Marie-Hélène)

Les deux s'adressent au public.

(Fond sonore écoulement/torrent)

NARRATEUR- Fini le passé, fini le vieux quartier HLM des années 60, tout doit tomber et rentrer dans la terre ; on garde les noms mais on remet tout à plat, à peine quelques années encore et vous verrez, même le Château aura changé, comme avant le Plateau et Balmont. Écoquartier quartier durable, ville de demain demain est à vous, on casse tout on recommence : 200 millions d'euros coulent d'en-haut, ruissellent sur la Sauvegarde et le Château, ploc ploc, ça dégouline et ça fait un parc, des rues, des bâtiments, ploc, relogement des locataires, ploc, ça coule toujours plus fort, ploc ploc ploc – et attention, car à la fin le torrent d'investissements va emporter la barre 110 et son esplanade ! On entend déjà son grondement, il faut penser à partir, à déménager.

MARIE-HÉLÈNE – Bah je suis bien en colère. Au début, je voulais partir du Château ; même s'il y avait pas eu la destruction et le relogement, j'avais dit que je voulais partir, du fait de mon agression dans le vallon, par rapport aux chiens. Comme de toute façon il faut qu'on parte, ils m'ont trouvé un appartement dans la campagne, là-haut. 50m² au premier étage, avec un balcon. Sauf qu'ici, je suis toute seule, c'est dur de se faire des amis. Le chat par contre il est content, il part dans la forêt puis il revient des fois avec des copains, je leur donne à manger, c'est bien pour lui. Ici, les habitants se connaissent tous depuis longtemps dans le village. Et puis y a pas de transports, rien. Les gens ils ont tous des voitures, des fois je demande à ce qu'on m'emmène mais les gens y sont pas bien contents, alors bon, je peux pas demander souvent. Je commande les courses à Leclerc, et y a la Croix-Rouge qui passe m'apporter des colis. Et aussi, en arrivant, les déménageurs ils m'ont volé des cartons. Je l'ai pas vu tout de suite, mais à la fin j'avais pas tout, il me manquait deux cartons de photos et deux de linge. Cet hiver, y a eu du froid et de la neige, j'avais pas mes pyjamas. Ah oui, ça je regrette d'être venue. Quand j'ai appelé la responsable pour revenir au Château, elle était bien en colère. Elle m'a dit que j'avais choisi et qu'il faudrait attendre au moins trois ans maintenant, que c'était compliqué pour eux de s'occuper deux fois des gens. Oui mais moi j'ai des idées noires, je déprime, alors je lui ai dit : « – Si c'est ça je vais me foutre en l'air. – Et ben c'est pas mon problème », qu'elle m'a fait. Heureusement, je vais peut-être pouvoir aller dans une résidence senior à la Sauvegarde, j'attends de passer en commission. Faudra que je fasse adopter le chat par contre, j'ai pas le droit de l'amener là-bas, et puis il s'est trop habitué à la nature. En attendant, je suis bien en colère, je suis pas contente de moi. Au Château, y avait ma copine Laurence avec son labrador, et puis il y avait de l'activité, des fêtes, le carnaval, tout ça. Quand t'as vécu 25 ans dans un quartier, tu le quittes pas comme ça.

TOUT ÉQUIPÉ – (Narrateur – trois personnages)

NARRATEUR- Dès le début de la construction du quartier, dans les années 60, tout a été pensé pour amener les services nécessaires en même temps qu'on construisait des logements, il fallait que les habitants aient tout à portée de main, tout de suite. Des écoles, un lycée, un centre commercial...

UN- C'est vrai, ça il faut reconnaître. Y a aucun autre quartier comme celui-ci qui a autant d'équipements. Depuis toujours.

NARRATEUR- Une synagogue, quatre églises...

DEUX- Une mosquée ?

NARRATEUR- Hum... Un stade et même une piscine...

DEUX- Faut dire, au moins comme ça, on était sûr dès le départ que les gens auraient pas besoin de sortir du plateau. D'aller ailleurs, en ville... dans l'ouest.

NARRATEUR- Bon, mais quand même... Tous les services ont été installés et bien dimensionnés. En plus, on a demandé à de grands architectes de dessiner les bâtiments. La MJC...

UN- ... a une super terrasse, c'est vrai.

NARRATEUR- Et surtout les églises ! Celle du Château a été la première, elle a été pensée comme une réplique de l'ancien château du Moyen-Âge, une sorte de donjon.

TROIS- Ouais, un gros cube en béton quoi...

NARRATEUR- Une tour semi-penchée et semi-enterrée, avec fonds baptismaux en ciment, vitraux et lumière par le haut.

TROIS- Qu'on a fini par réaménager en Maison de l'enfance : lino jaune et violet partout, mezzanine en hauteur et pissotière en bas, avec des gosses qui courent et qui braillent dans l'ancienne salle de prière. Plutôt marrant comme destin.

NARRATEUR- Comme requalification. C'est vrai que maintenant qu'on supprime tout, on sait plus trop quoi faire avec ces vieux tas de ciment gris des années 60, c'est plus adapté à rien...





À LA CANTINE – (Trois personnages)

Trois personnages assis qui discutent en mangeant ; les prises de paroles peuvent se chevaucher. Lumière filtrée par un vitrail, impression d'intérieur d'église.

UN- Impossible de dire à quelle sauce on va être mangés ! J'ai tout entendu depuis quelques années à propos de la Maison de l'enfance : qu'on allait être transférés à Vaise, à Gorges de Loup, puis qu'on était indispensables ici pour faire du lien avec les habitants, qu'il fallait rester...

DEUX - Tsss. Personne ne sait rien, ne prévoit rien.

UN – Tout devait être réglé il y a plus d'un an... et on est là sans savoir pour quand ça sera finalement.

DEUX - 2024, 2025...

UN - Ils ne savent pas... c'est surtout qu'il faudrait faire de gros travaux. Aaah mais c'est cher.

DEUX - C'est sûr qu'il y aurait pas mal de choses à refaire.

TROIS- Oula !

UN – Le problème, c'est que le bâtiment est classé, les Bâtiments de France l'ont à l'œil, c'est impossible de l'isoler par l'extérieur. Une histoire de patrimoine.

DEUX - Oui, ils prennent pas de décision, ils pensent travaux mais c'est par rapport à leurs idées et à leurs envies à eux.

UN – En attendant, on parle de changer les huisseries pour économiser du chauffage. C'est sûr que c'est une passoire ce grand truc.

DEUX - Avec des souris partout.

TROIS - Il fait pas bien chaud.

DEUX - Elles rentrent partout, j'en vois tout le temps.

UN – Ou alors on étouffe, surtout à l'étage.

DEUX - Et puis il y a la hauteur et les vitres, c'est pas facile à chauffer. Au début c'était une église, alors c'était pas trop le problème. Et puis à l'époque, on construisait, hop, et le chauffage on n'y pensait même pas. Maintenant, avec les enfants, c'est plus pareil, il faut une température minimum.

UN – Il paraît que c'est ça l'écologie, il faut tout isoler... Quand ils viennent ici, ils regardent tout ce qu'il faudrait isoler, et comment ce serait possible. Et surtout, pas trop cher ! L'écologie quoi...

DEUX - Moi je déteste les cyclistes !

UN – Ah ça ! Nous, on vient en voiture ici, pas moyen de faire autrement. Avec les transports en commun c'est trop long. Une heure, au lieu de 20 minutes. C'est vite vu.

DEUX - Dès que j'en vois un le matin sur la route, hop, je passe tout près et j'accélère.

UN – On est pareil... et si on peut lui lâcher un bon coup de fumée d'échappement c'est encore mieux !

DEUX - Ils sont complètement inconscients et dangereux avec leurs vélos...

TROIS - L'autre jour, il y en a un, comme ça, il roulait en montant vers le plateau ; et bien le bus il a dû ralentir par prudence, juste à cause du vélo...

DEUX - Complètement fous.

TROIS - Il a pris le virage tout doucement, même il s'est presque arrêté dans le virage le bus...

UN – N'importe quoi.

DEUX - Toute façon, ici, c'est pas fait pour les vélos. Ça monte et c'est trop large. Ils feraient mieux de nous remettre l'ancienne ligne de bus.

TROIS - Le bus il était comme ça, au ralenti, il attendait que le vélo il a fini de prendre le virage, bien large...

UN – Depuis qu'ils ont supprimé le S11, y a plus de bus qui s'arrêtent au Château. Du coup il y a des gens qui sortent même plus de chez eux.

TROIS - Et lui il accélérât même pas, il continuait de pédaler pour monter. Tout le monde le regardait par la vitre du bus.

DEUX - Incroyable

UN – Faut dire, pour les plus âgés, c'est compliqué. Sans le S11, ils sont obligés de monter la côte jusqu'au boulevard. Du coup ils restent chez eux.

DEUX – Tout le monde n'a pas de voiture.

TROIS - Tranquille, il a obligé tout le monde dans le bus à patienter.

UN – Pour les travaux, en tout cas, on peut toujours attendre. Et quand ça commencera, comme ils feront tout depuis l'intérieur, faudra s'accrocher.

DEUX - Si au moins ça peut faire partir les souris... Je sais même pas d'où elles viennent, elles sont toutes noires et courent partout.

TROIS - C'est pas les rats qui ont des poils noirs ? Ça serait des rats du coup, non ?

DEUX - Non, non. Elles sont toutes petites, elles passent sous les portes. Les rats c'est plus gros. Quand même... Une nouvelle race à la rigueur, y a peut-être eu des mutations là-dessous...

TROIS – Les pièges ne marchent pas ?

DEUX - J'en ai trois, rien que dans mon bureau. Je préfère pas trop regarder, de toute façon elles continuent de courir autour.

TROIS - Les pièges ça les écrase ?

DEUX - Non, non, juste elles rentrent et tac, elles mangent des granulés de poison et elles repartent. Ensuite, plus tard, elles meurent empoisonnées dans leur coin, comme ça on a même pas besoin de vider les pièges et de les jeter. Mais on dirait qu'elles ont compris le truc.

UN – Le problème, c'est que si les pièges marchent pas, faudra passer aux bandes collantes. Ça je préférerais éviter.

TROIS - Les bandes collantes ?

UN – C'est des bandes qu'on met partout le long des murs, en bas. Les souris elles se collent dessus et ensuite elles meurent accrochées. Souvent, l'agonie dure

longtemps, elles bougent pour essayer de se sauver, et à la fin elles restent mortes, collées au mur.

DEUX - Oui, ça, pour les enfants, faudrait éviter. Des souris collées qui meurent scotchées au mur...

UN - Oui, oui, vaudrait mieux pas.



LE VALLON RESSUSCITÉ – (Trois personnages – Narrateur)

Le narrateur arrive, suivi de trois habitant.es.

UN- Au fait : bienvenue au parc du Vallon !

DEUX- On est bien !

TROIS- C'est réussi, non ?

NARRATEUR- Oui, c'est magnifique, tout a été fait pour que la nature revienne, le ruisseau des Gorges a été déterrée et coule à nouveau ! Tout est aux normes européennes, avec le label « éco-jardin » et même une « Victoire du paysage » 2018, catégorie « espace à dominante naturelle » : un succès total dans une perspective de gestion durable et de verdissement des espaces périurbains.

TROIS- Le retour de la nature en folie dans un super parc !

UN- Ou plutôt les parcs : trois parcs, trois ambiances ! Au sud, le sous-bois envoûtant...

DEUX- Au centre, trois prairies avec le ruisseau au milieu...

TROIS- Et au nord, un jardin public et l'esplanade des fêtes.

(ENSEMBLE)- Pour des spectacles de folie !

NARRATEUR- Surtout, un parcours pédagogique permet aux plus jeunes de s'instruire et de mieux comprendre la faune et la flore, grâce aux panneaux explicatifs.

Dadou entre et écoute dans un coin

UN- Et de jouer dans l'espace d'aventures !

DEUX- Ou dans l'aire de jeu n°1

TROIS- Ou dans l'aire de jeu n°2

NARRATEUR- C'est magnifique... et tout géré de façon naturelle : les végétaux ont été triés et sélectionnés soigneusement : iris...

UN- Saponaire...

DEUX- Luzule...

TROIS- Et même des lapins !

UN et DEUX- Pas lapin : « lupin » !

NARRATEUR- Oui, lupin, de « lupinus » en latin, pour désigner des plantes bien adaptées aux sols alcalins et pauvres.

UN- Des petits arbustes à fleur quoi...

DADOU- Si c'est adapté à la pauvreté, ça doit bien pousser...

(ENSEMBLE)- C'est très accessible, il y a trois entrées...

UN- Boulevard de la Duchère...

DEUX- Avenue Rosa Parks...

TROIS- Par le plateau.

(ENSEMBLE)- Plus de 350 places de stationnement gratuit pour les voitures !

NARRATEUR- Et ici, pas de gazoil, pas de tondeuses à gazon : les clairières sont fauchées, les bois morts sont laissés à terre, les massifs sont paillés, tous les déchets verts sont utilisés sur place, grâce aussi...

(ENSEMBLE)- Aux trois toilettes sèches !

UN- Publiques...

DEUX- Sans eau...

TROIS- Avec des briques !

UN et DEUX- Des lombrics ! Avec des lombrics !

NARRATEUR- En effet, ce sont des toilettes sans eau, elles fonctionnent par lom-bri-com-pos-tage.

(ENSEMBLE)- Accès facile aussi par bus !

UN- C14

DEUX- C6

TROIS- Euh...S11 ?

DADOU- Accès facile, ça c'est sûr. Mais défense de rester, de se poser ou de faire à manger. Un beau parc pour circuler tranquille vers Écully, c'est toujours pareil, et tout bien propre. Avec, quand même, peut-être, de temps en temps, une légère odeur d'herbe pourrie et de caca dans la sciure de bois...

TROIS- La prairie fleurie quand même...

Sortie des trois habitant.es et du narrateur, entrée de Myriam.

DADOU (à Myriam)- À propos d'odeur, tu te souviens de l'autre, au septième étage ?

MYRIAM- Oh mon dieu !

DIOGÈNE – (Dadou – Myriam)

Dadou et Myriam s'adressent ensemble au public.

DADOU- Ici les gens d'habitude ils disent rien pour les odeurs.

MYRIAM- Mais là, vraiment, ça sentait fort sur le palier.

D- C'est carrément le bailleur qui a demandé qu'on aille voir. En tant qu'agentes de résidence, il voulait qu'on vérifie que le locataire était pas mort.

M- Alors on monte, on frappe à la porte.

D- Tac, tac, y a quelqu'un ?

M- Rien, on refrappe, on demande, toujours rien. Et impossible de rentrer par la porte avec le passe, c'était bloqué.

D- Le pire, c'est qu'on entendait qu'il y avait quelqu'un, il était pas mort mais y avait clairement un problème.

M- Quand on leur a expliqué, les pompiers sont venus tout de suite.

D- Le gros camion avec l'échelle, tout. Ils sont allés chez le voisin, sur son balcon, et hop ils sont passés par l'extérieur, au-dessus du vide, pour atteindre le balcon de l'autre.

M- Et là, le pompier agrippé à l'extérieur, il tape à la fenêtre du monsieur et il le voit, tranquille chez lui.

D- Le petit vieux il était assis dans son salon, il bougeait pas et il faisait des grands signes au pompier. Il lui disait qu'il pouvait pas ouvrir la porte, que c'était trop compliqué vu qu'il y avait plein de cartons et de sacs qui bouchaient le couloir, qu'il y en avait pour une heure et demi de boulot avant d'atteindre la porte.

M- Le pompier pendu à l'extérieur il était un peu énervé du coup, il a dit au vieux de se bouger et d'ouvrir, qu'il fallait que ses collègues rentrent par la porte.

D- Le vieux il voulait bien faire alors il a pris le temps et il a dégagé le couloir. Et là on est rentré avec les pompiers et on a vu.

M- Mon dieu !

D- Comment dire...

M- Jésus, Marie, le pauvre monsieur !

D- En fait, il gardait tout chez lui, il jetait jamais rien. Du coup, l'appartement entier était rempli de poubelles, d'emballages, de déchets... tout bien rangé pour pas perdre de place.

M- Rien que le frigo, mon dieu... le frigo était noir, tout avait moisi et coulé à l'intérieur depuis des mois, des couches de noir séché, inimaginable... ah, j'ai pris la photo.

D- Même la chasse d'eau il pouvait pas la tirer, ça aurait été comme de jeter un truc, impossible. Du coup il faisait dans des sacs plastiques qu'il rangeait ensuite bien soigneusement. Plein de sac empilés, avec du caca et du pipi dedans. Y avait plus un centimètre de place dans l'appartement, juste un fauteuil au milieu du salon où il restait assis toute la journée à lire.

M- Avant la retraite, il était bouquiniste je crois. Il passait chez les gens avec un camion et il récupérait tous les vieux livres pour les revendre.

D- Il avait plein de livres d'ailleurs au milieu de son bordel. Il faisait que lire, il était super cultivé.

M- Bon, faut dire que les pompiers, ils faisaient une drôle de tête. Quand ils ont vu et surtout qu'ils ont senti l'odeur à l'intérieur de l'appartement, ils sont ressortis et ils ont rangé vite fait le harnais, les cordes et tout. Ils ont dit que le monsieur était pas mort et qu'il fallait qu'ils rentrent à la caserne. Ils nous ont laissé avec lui.

D- Nous on le connaissait déjà un peu, on le voyait passer en bas tous les quatre-cinq jours pour aller faire ses courses.

M- Pas tous les jours, forcément, vu que ça lui prenait des heures pour dégager le chemin chez lui jusqu'à la porte d'entrée, puis de tout remettre en rentrant.

D- Un Tetris géant son appart.

M- On savait pas nous, il passait avec ses grands sacs, les cheveux et la barbe longue.

D- Toujours le même pantalon, tu te souviens ? Il sentait fort l'urine, mais bon, on se disait que c'était juste un vieux monsieur qui vivait chez lui comme un clodo.

M- Oui, juste un type sale et isolé, on pensait pas qu'il avait la maladie-là... le syndrome...

D- Diogène. Le syndrome de Diogène. Quand tu gardes tout chez toi, que tu peux rien jeter.

M- Bichette. Il était vraiment malade, il aurait dû aller à l'hôpital.

D- Le pauvre.

M- Quand les assistantes sociales sont venues, il était tout perdu peuchère. Tout le monde avait de la peine pour lui, sa femme l'avait quitté depuis longtemps et sa fille voulait plus le voir, c'est pour ça aussi qu'il avait perdu la boule.

D- Alors plutôt que de l'envoyer au Vinatier, on a toutes fait un deal avec lui. Tous les jours, il fallait qu'il descende de chez lui et qu'il aille jeter au moins deux gros sacs dans les poubelles. C'est l'assistante sociale qui a proposé et nous on vérifiait, comme ça il avait le droit de rester chez lui, pas d'hôpital.

M- Et tous les matins après ça, il descendait avec ses sacs pleins de merde et il les posait dans le local poubelle.

D- Ça lui coûtait le pauvre.

M- Tout dégager dans son couloir, sortir tous les jours...

D- C'est clair, c'était dur mais il s'appliquait, il respectait le deal à fond, il voulait pas partir à l'hôpital.

M- Même un jour, il a pris une douche et il s'est rasé. Ça devait faire des années.

D- Moi je l'ai pas reconnu, il est passé comme d'habitude en bas, je me suis dit : « c'est qui ce gars ? », et puis j'ai vu son air et ses sacs et j'ai compris, alors j'ai crié : « Eh ! Beau gosse ! ». Je crois que ça lui a fait plaisir, il a souri et on a même fait une photo ensemble.

M- Il a une bonne tête sur la photo, il a l'air content.

D- Il m'a même donné un livre un jour, pour me remercier. La comtesse de Ségur et ses malheurs, genre le vieux bouquin d'autrefois pour les enfants. Je l'ai pas lu, je m'en fous mais n'empêche, c'était super sympa. Avec la grosse couverture rouge en carton, je crois en plus que ça vaut cher ces vieux livres.

M- Il en avait plein des livres au milieu de son bazar.

D- Finalement, il est pas allé au Vinatier mais il a été relogé comme les autres locataires de la barre. Il a été obligé de partir.

M- Je crois qu'ils l'ont installé à Villeurbanne, un truc comme ça. On a plus jamais eu de ses nouvelles.

D- Après son départ, il restait encore plein de merde dans son appart. Il a fallu faire venir une société spécialisée pour vider et désinfecter.

M- Les gars ils sont venus en combinaison, ils ont tout descendu et passé au kärcher.

D- Le local poubelle rempli à ras bord.

M- Malgré tout, ça puait encore.

D- Un appart, après un truc pareil, c'est fini.

M- Foutu. Ils ont désinfecté deux fois puis ils ont condamné la porte.

D- Et lui maintenant, il doit continuer à lire des livres à l'autre bout de Lyon.

M- J'espère qu'il va bien.

D- Oui, il était gentil.

M- Pauvre petit vieux.

D- Plein de fêlures dans la tête, ça venait de la vie.









AVANT L'ORAGE – (Myriam – Narrateur – Dadou)

MYRIAM- Il n'y a pas que le petit vieux tout fou qui a disparu. Tout l'immeuble ici il se vide, les gens ils partent, famille après famille. Parfois il y en a qui résistent, qui pensent que si on veut les forcer à partir et qu'ils attendent, alors ils vont pouvoir récupérer un château, avec de la place, un jardin, qu'ils vont se mettre bien, et tout...

DADOU- Y en a qui rêvent, tu sais pas ce qu'ils ont dans la tête ! À la fin, ils vont tous partir.

MYRIAM- En haut dans les étages, c'est presque déjà tout vidé.

NARRATEUR- On le voit, quand les volets gris sont toujours fermés. Pareil pour les portes qui sont condamnées.

(ENSEMBLE)- Qu'est-ce qu'ils croient les gens ?

NARRATEUR- Avant même que la barre du Château ne soit vidée et détruite, on avait déjà muré son rez-de-chaussée. Des murs de parpaings entre ce qui faisait ses jambes et ses racines, pour obliger à la contourner, arrêter la circulation et les trafics.

(ENSEMBLE)- Moins de gens, moins de rencontres.

MYRIAM- En dessous par contre... là y a de vrais appartements, ah oui. Personne descend jamais, mais un jour les policiers sont venus – et alors on a vu, c'était tout aménagé, la télé, le canapé, frigo, tout, avec quoi dormir, partout ; ils ont tout visité les policiers, c'est immense en bas, et y avait tout, incroyable hein...

DADOU- Même qu'un jour ils ont laissé un sac, oui, un sac plastique, comme ça, au moins 50000 euros, je sais pas. Des billets plein le sac, ils l'avaient laissé au milieu.

MYRIAM- C'est sûr, en bas, c'est tout aménagé et bien rangé, tu peux vivre dans les caves. Toute façon quand tout aura été vidé, ça sera détruit aussi, à la fin.

NARRATEUR- En attendant, l'immeuble entier se dépouille de tout comme un arbre en hiver, avec des bruits de chute.

(ENSEMBLE)- Cailloux, sacs, jouets, chaises plastiques ou micro-ondes, paf !

DADOU- Vieille habitude ça... Déjà avant, comme c'était trop haut avec l'ascenseur en panne, les gens jetaient souvent les poubelles et le reste par les fenêtres. Tout le temps des objets qui volaient.

MYRIAM- Alors maintenant qu'il faut partir pour toujours, plus personne se gêne, ça balance tout et n'importe quoi, faut pas rester en dessous.

NARRATEUR- Ça va finir par sonner creux dans la barre isolée qui tombe déjà un peu sur elle-même, pendant que presque plus personne ne traverse l'esplanade vide. Comme avant un orage que tout le monde sent venir.

(ENSEMBLE)- Un orage qui va bientôt tout ramasser et emporter.

DADOU- On raconte que quand les immeubles se vident lentement, la vermine se multiplie et se répand. Plein de gens en parlent ici : à mesure que les logements

sont abandonnés, on voit des vagues entières de cafards, comme ça sur les paliers, dans les couloirs.

MYRIAM- Oui, pareil pour les punaises et les souris, c'est l'invasion générale, ça grouille et ça gratte de partout, la vraie vie remonte par en dessous et colonise tout, y a rien à faire, aucun traitement qui marche.

DADOU- Peut-être que tous ces rongeurs et ces insectes sentiront venir l'explosion finale, genre par instinct, comme les rats et les serpents qui se barrent de leurs terriers avant une éruption ou un tremblement de terre...

MYRIAM- Y a des savants qui disent que les animaux perçoivent des signes et qu'ils peuvent anticiper les catastrophes.

(ENSEMBLE)- Mieux que nous !

NARRATEUR- Les ingénieurs qui font exploser les immeubles disent qu'ils les foudroient. C'est exactement cela.

DADOU- Du coup, le matin juste avant la foudre, on les verra peut-être traverser le parking et l'esplanade en trotinant, grosse procession tac tac tac, les rats, les souris et puis derrière tout le reste de la vermine, hop, en route pour les tours et la Maison de l'enfance, avec petit crochet par les poubelles et les toilettes de l'école... On parle jamais de leur relogement à eux, mais sûrement qu'ils vont s'organiser.

NARRATEUR- Le foudroiement du géant Phaéton dans l'Antiquité, fils du Soleil et de l'Océan, et bientôt le foudroiement du Château. Oui, la barre attend la foudre, et ceux qui restent la verront. Peut-être aussi les gens dans les montagnes au loin, qui entendront le tonnerre et verront la poussière, puis plus rien.

(ENSEMBLE)- Tonnerre et poussière, puis plus rien !





TACOS ET BABY-FOOT 1 – (Manu – Deux personnages)

Manu et deux habitant.es, dans le local.

UN- Ça sent la peinture ici, tout a été refait !

MANU- Oui, les travaux sont enfin terminés, le « tiers-lieu » est ouvert.

DEUX- Je me souviens, c'était une pharmacie avant.

MANU- Le local était libre, le bailleur social nous a laissé l'endroit pour qu'on s'installe. Au moins trois ans, jusqu'à ce que la barre et le reste soient supprimés.

UN- Vous allez faire quoi du coup ?

MANU- Le but, c'est de faire du lien avec les habitants, pendant que ça se vide progressivement... Faut qu'on attire les gens dans le local, qu'ils aient envie de rentrer et d'échanger. Pour la Journée des femmes, on a mis une grande pancarte écrite au feutre : « Journée des femmes, lutte contre les violences de genre » et tout. Les jeunes qui allaient manger chez Ali plus loin, ils ont vu la pancarte en passant et ils se sont même arrêtés, ça les a bien fait rire.

DEUX- Les jeunes, ils pensent qu'au foot.

MANU- C'est sûr que ça va être difficile de les faire venir, faudrait trouver des trucs qui les attirent ; mais j'ai une idée...

UN- Coller des trucs sur la vitre, avec des couleurs...

DEUX- Genre, « venez, entrez »

MANU- Oui, c'est vrai, faudrait que je rajoute les horaires sur la porte. Et que j'annonce les cours d'aquarelle et de couture.

UN/DEUX- Hein ? Des cours de quoi ?

UN- Fait des jeux plutôt.

DEUX- Ouais, mets une console de jeux !

UN- Genre avec un écran géant !

DEUX- Non, mieux, un vidéoproj', comme ça, avec aussi des gros fauteuils.

UN- Des trucs de fat, pas les chaises de bureau là.

MANU- La console, je sais pas trop... C'est un tiers-lieu ici, je voudrais pas non plus perdre le contrôle et être obligé d'aller trouver un autre local ailleurs...

UN- Bon, alors c'est quoi sinon l'idée ?

DEUX- À manger ? Des crêpes ?

MANU- Oui, c'est vrai, les crêpes, thé-café ça marche toujours, j'y ai pensé...

UN- Avec Nutella

DEUX- Sucre et chantilly

UN- Fanta, Coca Cherry, Oasis exotique

DEUX- Seven up mojito

MANU- Non ! Enfin, oui, ok, c'est possible les crêpes, mais c'est pas ça l'idée. On va faire - un grand tournoi - de baby-foot - pour tout le quartier. Je vais demander le baby de la Maison de l'enfance à côté, et on va tout organiser ici, local ouvert sur l'esplanade. Un vrai tournoi, avec des lots – genre le gagnant il a droit à un kebab

ou à un tacos chez Ali. Euh, bon, même si faut voir pour le tacos, faut peut-être pas encourager les gens à manger des trucs pas sains.

UN- Du baby, ah ouais...

DEUX- Le problème, c'est qu'Ali il est super fort en baby. S'il y a un tournoi, il va te défoncer, c'est obligé.

UN- Du coup, Ali, il va gagner son propre tacos.

MANU- Contre moi ? Ça m'étonnerait ! J'ai un petit niveau au baby, j'ai bien tâté. Des années dans des tiers-lieux à squatter et à jouer, vous croyez quoi ? Franchement, Ali, Farès ou les autres, personne gagne contre moi. Aucune chance.

DEUX- Du coup c'est toi qui va gagner le tacos ! Alors que t'en manges jamais.

TACOS ET BABY-FOOT 2 – (Ali – Deux personnages, les mêmes)

Terrasse devant le bar ; deux habitants discutent, puis Ali arrive.

UN- Ici ça va bientôt disparaître, y aura plus d'endroit pour manger, plus rien.

DEUX- Ils veulent tout nous enlever ! Faudrait faire une pétition !

UN- De quoi, une pétition ? Y a des manifestations partout et les retraites elles passent quand même, tu veux faire quoi avec ta pétition ?

(Ali arrive, il a entendu)

ALI- Bah, ils font un grand projet, faut partir, c'est comme ça. C'est sûrement pour que le monde devienne meilleur...

UN- Tsss

DEUX- En attendant y aura plus d'endroit après pour se poser et boire, ou manger. Déjà qu'il y a rien à faire ici...

UN- C'est vrai ça. Au fait Ali, pourquoi y a pas des jeux chez toi ?

ALI- Y en avait avant, juste à gauche à l'entrée. Deux machines à pièces.

UN- Des flipper ?

ALI- Non, non. Poker, tout ça. C'est une société qui passait, les mecs posaient les machines, et ensuite ils revenaient récupérer les pièces, ils me filaient un pourcentage.

DEUX- Trop bien.

UN- Du coup, pourquoi c'est fini ?

ALI- Qu'est-ce tu veux, les gens maintenant ils ont tous des téléphones pour jouer, y a plus de machines nulle part.

UN- T'as jamais eu un baby-foot ? Les baby y en a encore, c'est pas pareil.

ALI- Un baby, j'en ai un à la maison. Un vieux que j'ai récupéré. Je l'ai entièrement refait, de A à Z.

UN- Même les poignées ?

ALI- Bien sûr les poignées ; en plus c'est ce qui casse en premier.

DEUX- Et le tapis en dessous ?

ALI- Tout je te dis, il est tout refait.

UN- Bah pourquoi tu le mets pas ici alors ?

DEUX- Tu pourrais même faire payer.

UN- Ça ferait venir des gens.

ALI- T'es fou. Si j'installe un baby ici ça va ramener que du bordel. On les connaît les gens ici, si tu mets un baby ils vont s'enflammer, ça va jouer de l'argent, boire des coups, ils se foutaient dessus tout le temps.

UN- Y aurait quand même des gens, ça rapporterait...

ALI- Vas-y, jure-moi que si je mets un baby ici les gens vont pas se battre, qu'il y aura pas d'histoire. Jure.

UN- Aah, franchement, c'est pas impossible.

DEUX- C'est sûr que bon, y aurait un risque.

ALI- Vous êtes pas sérieux ! La violence et les embrouilles, j'en veux pas, c'est pas la peine, je préfère moins de clients. Un baby, ici, c'est pas raisonnable.

UN- Il paraît qu'au nouveau local, sur l'esplanade, ils veulent faire un tournoi de baby-foot.

ALI- Qui ça ?

DEUX- Les nouveaux, dans l'ancienne pharmacie.

ALI- Ils y connaissent quoi en baby ? Si tu veux faire un tournoi, alors tu joues vraiment, faut suivre les règles.

UN- Tu fais pas tourner la barre

DEUX- Roulette ! Interdit

UN- Comme de mettre la main

ALI- Déjà, quand tu joues vraiment, tu prends aussi les vraies balles. Pas les blanches en plastique, faut les jaunes.

UN/DEUX- Les jaunes ?

ALI- Celles qui accrochent, pour pas que ça glisse trop. Les jaunes qui deviennent marron après.

UN- Un contre un tu peux pas marquer de derrière

DEUX- Ou alors faut que le goal ou les demi la touchent

UN- Deux points

DEUX- Le but d'après

UN- Et les passes

DEUX- Balayette !

UN- Et dix points d'affilée

DEUX- Barette !

UN- Ou quand les attaquants ils marquent de côté

ALI- (énervé) Non ! Quand le goal il est là, dans un coin, t'as pas le droit de tirer opposé, tu peux que marquer dans l'autre angle, sinon c'est trop facile.

UN/DEUX- Pissette...

TOUS- Quand tu joues vraiment, tu joues avec les règles.

UN- En tout cas, je crois bien que Manu il a dit qu'il nous fumait tous au baby.

ALI- Qui ça ?

DEUX- Manu, qui organise le tournoi.

UN- Il a passé toute sa vie dans une ZAD, il est super entraîné.

DEUX- Il a dit que t'aurais plus que tes tacos pour te consoler.

UN- Et qu'ici on mangeait mal.

ALI- Ah oui ? Écoute-moi bien : Manu, c'est moi qui vais le fumer. Il veut jouer ? D'abord, j'amène les bonnes balles. Les jaunes. Ensuite, ce sera lui et moi, t'as compris ? Je vais le fumer.

* * *